

RENDEZ-VOUS AVEC L'HISTOIRE

L'ÉCOLE DES MONTAGNES

Lire, écrire, compter, un luxe de citadin ?



L'école de la Siva avant sa restauration

Un siècle après la Révolution française qui a bouleversé bien des habitudes, la forêt des Coulmes n'a elle guère connu de changements. L'hiver y est toujours long et glacial, la montagne toujours aussi haute, les chemins toujours aussi escarpés et la vie quotidienne toujours aussi rude dans les quelques hameaux qui parsèment le massif, groupés autour de rares sources comme à la Goulandière. La terre nourricière est ici avare des prodigalités qu'elle déploie dans la vallée ; le sol est maigre, les parcelles cultivables minuscules, confettis arrachés à la roche. Sous les toits de lauze, on grelotte souvent l'hiver dans les mesures ; le bois est précieux, pas question de le brûler à tour de bras. Et il faut s'occuper pendant les longs mois de morte saison. Les parents travaillent le bois, s'usant les doigts et les yeux à fabriquer des cuillères en buis ou en érable, des louches et des pelles à grain en hêtre, des galoches en aulne ou en platane, des paniers en osier ou en châtaignier. Un ramasseur viendra faire sa tournée pour collecter les produits et les descendre aux marchands de Saint-Marcellin, Pont-en-Royans, Vinay... Travail usant pour maigre salaire : la grosse de cuillères (douze douzaines) rapporte moins de trois francs, et il faut tant de temps et de peine pour la réaliser !

Les enfants sont soumis au même régime et contribuent à faire survivre la famille par leur travail : les filles filent ou tissent, les garçons vendent leurs bras maigrichons aux maîtres de Pâques, petits domestiques que la montagne écrase. Dans ces conditions, il est illusoire de penser que les familles vont confier leurs rejetons aux maîtres des lointaines écoles de Presles, de Rencurel ou de Malleval pour y apprendre à lire, à écrire ou à compter, un luxe de citadin. Et le voudraient-elles que la neige barbant les chemins, la bise mordante, les bêtes sauvages ou les scialets piégeant les sentiers sont autant d'obstacles au savoir. Parfois, on a recours aux bons services d'un paysan voisin d'une école et qui acceptera d'héberger quelques semaines un pensionnaire, en échange de denrées ou de quelques pièces.

Mais dès mars 1882, tout va changer. Alors qu'il avait déjà prôné la gratuité de l'enseignement primaire comme pré-

sident du Conseil, Jules Ferry - ministre de l'Instruction nommé le 31 janvier précédent - fait adopter la loi relative à l'obligation de l'enseignement. Si les enfants des Coulmes ne vont pas à l'école, c'est l'école qui va venir à eux. École certes bien modeste, mais qui va accueillir les enfants des montagnes essentiellement durant la « mauvaise saison », quand on n'a pas besoin d'eux dans les champs, ou pour mener ou garder les bêtes. On ne sera pas trop regardant sur le savoir et les aptitudes des maîtres, bien heureux déjà si on en trouve pour vivre dans ces solitudes glacées et ingrates. Une école mixte est établie dans une ferme au hameau des Antis, dès 1882. De même sur les hauteurs du Faz de Presles (Fa, en patois) et de Montchardon. Le massif est alors peuplé. Le succès est tel qu'il faut amplifier cet élan.

En 1911, sur les plans appliqués pour presque toutes les écoles rurales, un nouveau bâtiment plus fonctionnel est construit au lieu-dit du Pot de la Siva : une école « moderne », accessible par une piste forestière plus aisée, avec deux salles de classes pour séparer les filles et les garçons, comme l'exige la loi, une cour de récréation, et à l'étage deux grands logements de fonction pourvus chacun d'un poêle à bois, pour attirer plus aisément ici un maître et une maîtresse. Mais peu après, la Grande Guerre va porter un premier coup à ces efforts, vidant les hameaux de leurs forces vives, appelant les hommes au combat et bientôt à la mort anonyme dans la boue des tranchées. A quoi sert-il de savoir lire pour mourir à vingt ans ? Puis la paix revenue, l'appel de la vallée se fait entendre, avec son travail garanti dans les fabriques des plaines, sa vie moins soumise aux caprices du ciel, ses routes larges, l'eau à la fontaine et même au robinet, la fée électricité, les distractions... Tout un monde inconnu et tentant. L'entre-deux-guerres marque le début de l'exode et du dépeuplement du massif. A quoi bon une école quand les bancs restent vides et la cour muette des cris d'enfants de jadis ? L'école tombe en abandon, les matériaux sont récupérés, le toit s'écroule, les murs se dressent comme des fantômes, troués de fenêtres borgnes (aujourd'hui, des travaux de restauration ont été entrepris). Une époque s'éteint.

Bernard Giroud